Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 17 (1929)

Heft: 300

Artikel: De-ci, de-là...

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-259647

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

en comparaison de celui des autres Universités suisses. Une des causes en est sans doute la difficulté de trouver, dans un canton surtout agricole, des situations correspondant aux études faites et aux grades obtenus — sans compter que ces situations sont déjà encombrées par les hommes. En outre, les écoles ménagères, commerciales, professionnelles, etc., créées par l'Etat spécialement pour les femmes, et qui toutes préparent à un gagne-pain, contribuent à drainer une bonne partie de celles qu'auraient pu tenter des études universitaires. Celles-ci restent l'apanage d'une minorité, et non la règle commune.

* * *

Faut-il le regretter? Dans notre époque de spécialisation souvent extrême, on nous répondra que non, et qu'il est bien préférable que ne se consacrent aux hautes études que celles qui en ont vraiment le goût et la vocation. Et de plus, la constatation attristante que nous venons de faire au travers des pages qui précèdent, que, bien souvent, un grade universitaire ne nourrit pas celle qui l'a obtenu, et qui doit chercher ailleurs un autre emploi de ses dons intellectuels, développés parfois au prix de sacrifice de santé et d'argent — cette constatation pourrait pousser quelques-unes à tourner résolument le dos à la préparation professionnelle à des carrières libérales. *Primum vivere...*

Nous estimons pour notre part que c'est une toute autre conclusion qu'impose le beau livre des femmes universitaires suisses. Que nous soyons en pleine période de transition au point de vue économique, cela est certain. Mais tout notre effort doit tendre à en sortir, à obtenir l'accès pour des femmes supérieurement préparées à des carrières encore barrées par des préjugés, des coutumes, ou des règlements désuets. De façon que ces hautes études ne restent pas le privilège d'une minorité fortunée, qui peut seule s'offrir le luxe passionnant de travaux scientifiques désintéressés, mais que ces travaux, ces recherches, ces méthodes de travail sévères et fécondes, ces joies profondes, et que rien au monde ne peut égaler, de la création intellectueslle, de la connaissance et de la spéculation des hautes valeurs de l'esprit — que toutes ces joies-là soient aussi accessibles, sans inquiétudes pour l'avenir, à celles qui, marchant sur les traces des pionnières de 1870, sont prêtes à en goûter l'austère et enrichissante saveur.[1] G.

[1] Il y aurait eu, au point de vue strictement féministe, bien des conclusions encore à tirer de ces études. La place nous manquant malheureusement, nous les remettons aux réflexions de nos lecteurs.

Dieu sait si l'heure angoissante que nous vivons aurait besoin de femmes! Si c'est par la femme qu'au jardin d'Eden l'humanité fut perdue, je crois que seulement les femmes pourraient aujourd'hui la sauver. Elles sont meilleures que nous, plus près que nous des lois éternelles que nous avons méconnues, moins fatiguées, plus neuves, plus intactes. Leur ère est arrivée.

PHILIPPE MONNIER

De-ci, De-là...

Le film des Amies de la Jeune Fille.

Parmi les différentes manifestations des Amies de la Jeune Fille à la Saffa, il faut citer le film: *Il était trois jeunes filles*, sur un scenario de Mlle Madeleine Hahn, présidente vaudoise, et dont la réalisation cinématographique est due à M. Jean Brocher (Genève). Ce film est utilisé actuellement comme moyen de propagande pour l'œuvre que les Amies poursuivent, et vient de passer une dizaine de fois, durant le mois de janvier, dans différents quartiers de Genève, ainsi que dans quelques villages avoisinants. Il va continuer sa tournée dans les cantons de Neuchâtel et de Vaud, et en Suisse alémanique, où nous lui souhaitons un succès aussi grand qu'à Genève.

L'histoire est prise sur le vif et débute par un beau dimanche dans un village du canton de Vaud: la journée de réception des catéchumènes; deux d'entre elles partent ensuite pour travailler en Suisse allemande. L'une, gaie et jolie, mais avertie par une mère prévoyante, risque une vilaine aventure dans une gare. Elle y échappe grâce à la vigilance d'une agente des Amies, qui la prend sous sa protection. En arrivant à Zurich, la jeune fille se souvient de son expérience et finit par élire domicile dans un des homes des Amies, et par accepter les conseils amicaux de sa directrice dans plusieurs circonstances. La deuxième jeune fille, une camarade du même village, se laisse détourner de ses projets en cours de route et suit les conseils d'un ami peu scrupuleux qui la prie de se fixer dans la même ville que lui. Seule, faible, mal avertie, elle se laisse entraîner par son goût du plaisir et portera toute sa vie le fardeau d'une faute commise par insouciance. La troisième se trouve mêlée à la vie de la première à l'heure où elle va glisser sur une mauvaise pente; mais elle est arrêtée au bon moment. La directrice d'un Bureau de placement des Amies, qui la voit malade en arrivant à la recherche d'un emploi, la fait soigner avant de lui procurer la place qu'elle cherche; une fois guérie physiquement et

sa disposition tous les meilleurs auteurs anglais. Très certainement en avance sur son temps, Mrs. Martineau voulut pour ses filles une éducation aussi soignée que celle de ses fils. Elle leur donna les meilleurs maîtres et veilla à ce qu'elles apprennent bien le français, la connaissance de cette langue étant alors le signe évident d'une culture raffinée. Harriet apprit aussi le latin et si bien qu'elle put le lire toute sa vie avec agrément et qu'il lui arriva même de versifier dans la langue d'Horace.

Le caractère de la jeune fille ne s'améliorait pas avec les années. Elle était à la fois timide et intraitable, empruntée et violente. Sa seule affection était pour son frère James, qui faisait des études de théologie. Tous deux s'écrivaient de longues lettres, et ce fut James qui, pour distraire sa sœur, lui suggéra l'idée d'écrire des articles pour la revue unitarienne *The Monthly Repository*. Pourquoi n'écrirait-elle pas sur le sujet qui la préoccupait alors, à savoir les femmes écrivains religieux? Harriet envoya son premier article, signé *Discipulus*, qui fut suffisamment apprécié pour que son frère aîné résumât l'opinion de la famille en ces termes: « Laisse à d'autres le soin de coudre et de tricoter. »

De vingt à vingt-sept ans, la jeune fille connut des heures tragiques. Son fiancé devint fou et mourut bientôt après dans un asile d'aliénés. Et Mr. Martineau mourut, complètement ruiné. Devenue sourde sans espoir de guérison, plus triste et plus insociable que jamais, Harriet résolut de demander des ressources à sa plume. L'éditeur Fox l'y encouragea, mais à condition qu'elle s'établisse à Londres. Mrs. Martineau y opposa son veto: « Il serait choquant, dit-elle, de voir une jeune personne quitter sa mère dans un autre but que d'être gouvernante dans une famille. » La pauvre Harriet se vit donc condamnée à aider à la cuisine et au ménage, et à confectionner des sacs de satin et de rubans pour une vente de charité problématique. Elle obéit pendant la journée et la nuit écrivit à la chandelle.

Elle allait avoir vingt-huit ans quand elle lut dans un journal que l'Association unitarienne britannique et étrangère ouvrait un concours à la fois littéraire et religieux. Il s'agissait de trois prix offerts aux trois meilleurs essais sur la façon la plus efficace de convertir à la foi unitaire les catholiques, les juifs et les mahométans. (Les unitaires, comme on le sait, ne reconnaissent qu'une seule personne en Dieu.) Harriet résolut de tenter ce triple essai, et envoya l'un après l'autre ses trois manuscrits, recopiés par trois personnes différentes et sous trois signatures différentes, et remporta les trois prix! Encouragée par ce succès, elle entreprit d'expliquer au peuple les lois de l'économie politique. Elle combattit l'erreur des ouvriers qui rendaient les machines nouvellement introduites responsables de leur chômage et qui les détruisaient toutes les fois qu'ils le pouvaient. D'autre part, les familles ouvrières lui paraissaient être trop nombreuses, trop riches en enfants que la pauvreté les empêchait de bien élever. Les doctrines de Malthus et d'autres trouvèrent dès lors en elle une disciple fervente. Une de ses idées, bizarre à vrai dire, c'est que les travailleurs se réconcilieront avec leur sort et ne réclameront plus d'augmentation de salaire lorsqu'ils comprendront, aidés en cela par Miss Martineau, — que

moralement, la jeune fille rentre courageusement dans la vie active. Et l'histoire finit par un baptême dans la petite église du début.

Jolis sites de la campagne vaudoise, des promenades en bateau et à bicyclette, des coins du vieux Berne, de Zurich, des acteurs d'occasion pleins d'entrain, de jeunesse et de naturel... Ce film n'est pas seulement fait pour les jeunes filles; il vaut la peine d'être vu par les parents, parfois si insouciants, si optimistes quand il s'agit de laisser aller leurs filles dans une autre ville ou à l'étranger. Ils ne se rendent souvent pas compte des dangers qui guettent leurs enfants inexpérimentés et négligent de s'entourer de toutes les indications et renseignements nécessaires. Espérons que le film, ce mode nouveau et suggestif de propagande remplira ce but.

E. J.

La fermeture d'un Foyer féminin.

Nous avons le vif regret d'apprendre la fermeture qui vient d'avoir lieu du coquet et confortable Foyer du Travail féminin de Genève, installé depuis six ans à la rue de la Confédération. Le Comité a dû se résoudre, le cœur lourd, à cette mesure nécessitée par des frais généraux trop considérables pour un budget que ne parvenait pas à équilibrer le concours d'une clientèle nombreuse et fidèle. Mais l'autre Foyer féminin, celui du cours de Rive — et que connaissent aussi bien que nos féministes genevoises toutes les féministes étrangères qui le fréquentent chaque année au mois de septembre, quand y est installé le Bureau temporaire de l'Alliance Internationale pour le Suffrage, — celui-là reste ouvert, sous la direction aimable et accueillante de Mlle Vignier, et nous souhaitons que cette concentration de forces, que vient sagement d'opérer le Conseil d'administration, lui donne un nouvel élan.

Les femmes dans le jury criminel.

La grande presse française a annoncé que M. André Hesse, député, va déposer à la Chambre un projet permettant aux femmes de siéger dans un jury criminel. Aux termes de ce projet, ce jury serait composé de six hommes et de six femmes.

Le film agricole vaudois.

Les visiteuses de la Saffa n'ont pas oublié le film pris sur le vif des travaux féminins agricoles dans le canton de Vaud, que la Commission cantonale avait eu l'excellente idée de faire tourner à cette occasion. Ce film est maintenant montré dans différentes localités du canton, et rencontre partout un grand succès. A Chexbres, notamment, accompagné d'un vibrant plaidoyer en faveur du suffrage par Mme Gillabert-Randin, il a remporté un grand succès. Cette séance d'excellente propagande féministe avait pu être organisée grâce aux ressources du Fonds Leslie.

IN MEMORIAM

Mlle Suzanne Dompmartin

(1853-1929)

C'est une belle et noble figure que celle qui vient de disparaître en la personne de Mlle S. Dompmartin, pendant 38 ans inspectrice des écoles enfantines du canton de Genève. Très intelligente, très cultivée, elle a tenu une place importante dans les milieux pédagogiques de notre canton et son souvenir demeurera dans les annales de nos écoles enfantines.

Elle était maîtresse à l'école enfantine de Malagnou, lorsque Mme de Portugal, la célèbre pédagogue, vint à Genève pour y faire connaître la méthode frœbelienne. Celle-ci la remarqua et l'emmena à Mulhouse, où elle avait fondé une école normale pour frœbéliennes. Mlle Dompmartin resta deux ans en Alsace, puis, à son retour, fut nommée en 1885 inspectrice des écoles enfantines, poste qu'elle occupa avec la plus grande distinction jusqu'en 1923.

Mme de Portugal était Prussienne; sa méthode se ressentait de cette influence; Suzanne Dompmartin la « maternisa », si je puis dire, l'adaptant à notre milieu, à notre mentalité. Dès le début cette méthode s'imposa et est encore pratiquée de nos jours. Nos écoles devinrent des modèles; leur réputation dépassa nos frontières, et souvent des étrangères vinrent se joindre à nos stagiaires pour en suivre les cours.

Vers 1888, Suzanne Dompmartin publia ses *Scènes enfantines* à l'usage de la 1re année primaire, et sa *Méthode phonétique*, à l'usage des commençants. Ce fut une révélation.

Les fonctionnaires du corps enseignant lui sont aussi redevables en bonne partie de leur « Caisse de prévoyance ». Elle en fut la cheville ouvrière et eut la joie de voir dès 1898 ses efforts réalisés; elle y fonctionna comme secrétaire dès le début et jusqu'à sa démission.

Sa vie, qui fut un bel exemple d'activité et d'énergie, pourrait se résumer en ces mots: amour du devoir, amour des enfants. Toutes ses collègues avaient pour elle une immense estime et une profonde affection, car elles savaient qu'à côté de « l'inspectrice », elles pouvaient trouver en elle l'amie, la conseillère et la confidente.

A. B.

Mme Louisa Dunand

Le féminisme genevois, et avec lui le mouvement coopératif féminin, viennent de faire une perte très sensible en la personne de Mme Louisa Dunand, enlevée à une activité féconde après quelques jours de maladie seulement.

Nous avions espéré qu'une plume plus autorisée que la nôtre

---

les salaires dépendent de facteurs qui échappent au contrôle des hommes, et qui sont des lois naturelles aussi précises et immuables que la loi de la pesanteur, par exemple. Les associations ouvrières tomberont d'elles-mêmes lorsque leurs membres auront été convaincus par des arguments logiques et puissants de la parfaite inutilité des dits groupements. Cette Harriet utopiste avait une confiance singulière en l'influence des textes imprimés!

Elle se mit à l'œuvre et présenta sous une forme intéressante et romancée les principes de l'économie politique. Puis elle se mit en quête d'un éditeur. « Un homme d'affaires prendrait le premier train pour Londres, expliquait-elle à Madame mère. Ce voyage s'impose. » — « Y pensez-vous, ma fille? Une femme ne peut voyager seule en aucune saison, et, en hiver, elle reste chez elle. » L'obstination d'Harriet, que soutenait son frère aîné, triompha enfin des obstacles, et l'écrivain alla sonner à la porte des principaux auteurs londoniens. La pauvre femme, pâle, laide, décharnée, sourde et gauche, n'eut aucun succès auprès de ces messieurs. Son ami Fox finit par se décider, bien à contre-cœur, à publier les deux premiers essais. S'il en vendait mille durant la première quinzaine, — et il était assuré de ne pouvoir le faire, — il imprimerait la suite. La combinaison de roman et d'économie politique rencontra un franc succès, et Fox édita dès lors, sans se faire prier, tous les manuscrits d'Harriet.

Celle-ci n'abandonna jamais les préoccupations sociales. Elle publia deux romans sociaux, l'un *La Révolte*, et l'autre *Le renvoi des ouvriers*. Elle sut mettre ses idées en pratique et fut la première à construire des cottages ouvriers modèles à Ambleside, où elle vécut ses dernières années. Les *Eclaircissements de l'économie politique* furent suivis de *Contes pour les enfants* qui devinrent rapidement très populaires. La grande intelligence d'Harriet et surtout son audace extrême sont bien étonnantes chez une femme de son temps. En dépit de toutes les restrictions imposées par l'ère victorienne au libre jeu des initiatives féminines, elle sut défier les conventions, briser les obstacles, s'évader du cercle étroit où l'on prétendait l'emprisonner. Avec sa plume elle gagne sa vie et celle de sa mère. Quand une maladie douloureuse et incurable la cloue dans son lit, elle réussit à écrire seize cent quarante-deux articles qui paraissent en tête du journal *The Daily Press*. Rien ne l'arrête non plus quand elle espère empêcher une injustice ou la réparer. Elle met une ardeur farouche à tout ce qu'elle fait. Beaucoup de personnes la redoutent et la fuient. « On l'aime bien, disait Carlyle, mais à distance. » James Payn, qui était allé lui faire une visite préparé au pire, fut bien étonné de trouver une femme suffisamment aimable, menant une existence solitaire, monotone, attristée par la souffrance, et dont le seul réconfort était la belle vue sur laquelle s'ouvraient les fenêtres de son cabinet de travail.

Miss Bosanquet tourne en ridicule le goût de la pauvre Harriet pour les doctrines de Mesmer. Comme beaucoup de gens vers le milieu du XIXe siècle, elle s'imaginait que le magnétisme la délivrerait de ses souffrances. Mais la mort la vint trouver dans son lit d'invalide et l'enleva en 1876, âgée de soixante-quatorze ans. Carlyle écrivait d'elle à Emerson: « Comme disent les Arabes,